

Souffrances des hommes

Souffrance de Dieu

Conférences pour la Semaine sainte 2008

Propos liminaire

Parler de la souffrance ! Oui, mais comment ? Tout propos sur la souffrance est chargé non seulement de difficultés, mais du risque d'ajouter à la souffrance.

1. Prendre le ton de l'objectivité, c'est se situer comme quelqu'un qui décrit ce qu'il voit et qui pour cela observe d'un regard scientifique. Or ce regard est objectivant. Il tient à distance et cette tenue à distance peut ajouter à la souffrance, car il peut être une certaine cruauté.

2. Inversement, on dira qu'il faut donc de l'empathie, terme savant pour dire ce que l'on appelle habituellement « comprendre ». Mais celle-ci est limitée, car on ne peut souffrir de la souffrance d'un autre, puisque l'expérience montre que chacun reste seul dans sa propre souffrance. Il y a donc une illusion tapie dans la prétention à pouvoir comprendre.

3. Aussi faut-il une autre attitude : agir, c'est-à-dire poser les gestes qui apaisent et qui réconfortent. Mais, pour le bien faire, il faut intervenir en connaissance de cause pour agir avec compétence. La difficulté alors est que cette exigence de compétence suppose un certain un savoir et donc revenir à la première difficulté puisque tout savoir est lié à une abstraction objectivante.

4. La science ne suffit donc pas, il faut en plus cette qualité que l'on nomme de l'à propos, pour rejoindre d'une manière circonstanciée une situation singulière et irréductible à toute généralisation. Comme une telle situation a quelque chose qui relève de l'imprévisibilité, cela demande une grande disponibilité. Ne pas savoir d'avance, car celui qui sait d'avance ne peut pas comprendre cette singularité.

5. Il faut donc une attitude d'humilité qui suppose la reconnaissance de la distance irréductible entre soi et autrui et qui apparaît d'autant mieux que l'on s'engage dans l'acte qui demande de la maîtrise de soi et de la lucidité. Ceci suppose que l'on agisse non pour se confirmer dans la position du soignant compétent ou tenir la place du bon intervenant (conjoint, frère, sœur, ami, confident, conseiller...), mais où l'on s'efface dans une exigence d'objectivité.

6. Ainsi on revient au premier point. On se trouve donc dans un cercle qui demande à être fait et refait dans la perspective d'une longue pratique qui suppose l'ouverture de l'esprit et du cœur et qui, par la répétition creuse cette ouverture et ce cœur.

7. Enfin, il est clair que l'on ne parle pas sur la souffrance seulement à partir de la souffrance des autres, mais de celle que l'on vit, et sans raconter sa vie ni ses malheurs en ce qu'ils ont de singulier – ce serait indécent.

Ces sept points mènent à la méthode choisie pour parler de la souffrance ; il y aura une réflexion philosophique pour déterminer la nature de la souffrance, puis une démarche explicitement théologique et enfin une considération anthropologique sur la manière de vivre la souffrance.

Première étape :

Le mal et la souffrance

La difficulté que j'ai de parler de la souffrance vient de ce que je ne peux l'évoquer à distance ou la décrire de l'extérieur. Je ne peux pas en parler sans partir du centre où elle fait irruption, dans le déchirement d'un cri qu'il s'agit de transformer en parole de reconnaissance. Mais il est aussi vain de ne parler que de soi, car une expérience trop particulière est indiscrete et quand elle est multipliée, elle est source d'ennui, comme le montre la pluralité des romans qui sont tous autobiographiques. L'autobiographie n'est intéressante que si elle est universelle. Aussi, il n'est pas vain d'essayer de dire objectivement ce qu'est la souffrance, non pas pour la neutraliser, mais pour lui permettre de jouer son rôle dans la vie humaine pour que cette vie soit vraiment humaine.

1.1. Le mal et la souffrance

Quand on parle de la souffrance, une première difficulté rencontrée vient du langage. Dans le vocabulaire courant, souffrir c'est avoir mal, souffrir c'est rencontrer et supporter ce qui fait mal. Il y a donc un lien strict entre souffrance et mal. L'énoncé de ce lien, cache un piège : identifier le mal et la souffrance au plan des concepts. Ce qui est une erreur. Il faut donc expliciter au plan conceptuel ce qu'est la souffrance et ce qu'est le mal.

1.1.1. *Connaître le mal qui fait mal*

1. Tout le monde s'accorde à reconnaître que le mal détruit l'être. En toute rigueur philosophique, le mal est la privation d'un bien : ce qui devrait être n'est pas.

Le mal ce n'est pas l'absence comme telle – c'est infini. C'est l'absence de ce qui devait être, donc une situation d'injustice ou, pour reprendre un terme moderne, une violence.

Dans la philosophie classique Platon et Aristote disent que le mal n'est pas une chose ou une substance, mais que cependant il est réel de la réalité qui advient à ce qui est affecté : blessé, lésé, voire brisé. Ainsi, sans être quelque chose, le mal est réel.

Le mal est injustice et violence, aussi il ne saurait être aimé. Il ne saurait être voulu. Il ne peut qu'être combattu et récusé.

2. La souffrance est liée au mal : elle est la connaissance du mal par le sujet ; ce sujet qui en est affecté est privé d'un bien ; la connaissance de ce manque injuste ou blessure est appelée souffrance au sens le plus général.

Le terme de souffrance vient du latin qui dit celui qui est soumis et qui supporte quelque chose qu'il ne veut pas. C'est le sens du mot patient en médecine : le patient est celui qui pâtit, au sens où il porte et subit ce que son être refuse. La souffrance apparaît quand un être est informé de ce qui concerne son intégrité. Le terme vaut pour tous les vivants : ils sont informés de ce qui ne va pas et qui atteint leur être – ce manque peut être de toute sorte : déséquilibre interne, inadéquation à l'environnement, perte d'une capacité, lésion, agression...

3. Ainsi, du point de vue métaphysique et notionnel, la souffrance est liée au mal, mais elle n'est pas identique au mal. L'expression « avoir mal » dit bien ce qui se passe : le sujet pâtit de ce qui l'affecte, un manque ; il ressent l'absence de ce qui devrait être. Ce manque lui advient ; il l'a ; c'est de l'ordre de l'avoir : il a mal ; il est victime de ce qui l'affecte et qui le fait souffrir, parce que quelque chose lui est arraché et qui contredit son vouloir vivre. Il souffre.

Il apparaît alors que souffrir est lié à la richesse d'un être qui connaît ce qui le concerne et qui ainsi l'établit dans une aptitude par rapport à sa propre existence.

1.1.2. La fonction vitale de la souffrance

La souffrance est liée à l'information vécue par un sujet qui est affecté d'un mal. C'est en ce sens une fonction biologique et il importe qu'elle soit bien remplie.

Nous arrivons ainsi à un premier point qui va à l'encontre de la sensibilité moderne qui identifie le mal et la souffrance. Ayant vu la différence entre le mal et la souffrance, on voit bien que si le mal ne peut en aucun cas être voulu comme tel et pour lui-même, il n'en va pas de même de la souffrance, car souffrir est une fonction vitale qui peut être un bien.

La fonction d'information de la souffrance contribue au bien du sujet. Informé de ce qui lui advient, le blesse ou le menace, il peut réagir à temps. Considérons une douleur physique. Elle informe que le corps est confronté à une situation qui le détruit d'une manière ou d'une autre.

Au plan de la douleur physique, on sait que l'insensibilité due à telle ou telle lésion du système nerveux expose celui qui en est affecté à de graves dommages. Inversement, une hypersensibilité est source de douleurs dont il devient impossible de percevoir la signification.

La fonction de la douleur est une fonction d'information : si cette fonction est mal remplie (par excès ou par défaut) il y a un mal qu'il faut combattre. Ne pas souffrir est un mal quand la souffrance est un information nécessaire à la santé car on a dit qu'elle était « silence des organes » - silence et non mutisme !

Or cette information doit être proportionnée. Si elle est en excès, elle ne joue plus son rôle ; si elle fait défaut, elle manque. Ainsi, comme les autres fonctions vitales, la souffrance doit être vécue dans un juste milieu entre l'excès et le manque. La souffrance comme toute autre fonction en effet doit se manifester selon son ordre et pour obtenir l'effet qui contribue au bien du sujet : en l'occurrence sa finalité est l'information. Comme cette fonction peut être – comme toute autre fonction vitale – affectée par le mal quand son exercice est faussé – que ce soit par excès ou par défaut. On rencontre là l'exigence qui caractérise la vie : être un équilibre entre des exigences contraires qui trouvent leur unité dans le dynamisme de l'être.

1.1.3. La souffrance et l'être

Nous sommes entrés en métaphysique puisque nous avons placé comme horizon de notre réflexion l'exigence de l'intégrité de l'être. Or cette perspective invite à une série de distinctions concernant les êtres qui ne sont pas tous identiques. Elle passe par une série de distinctions entre ce que j'appelle les « niveaux de l'être » selon l'ordre des activités et des passivités.

Une première distinction se prend entre les systèmes inertes et les systèmes vivants. Les premiers ne perçoivent pas ce qui les affecte. Les vivants sont informés de ce qui les affecte et ils le sentent ; ils en ont conscience. Cette première distinction nous amène à comprendre que la notion de souffrance concerne les vivants : quant aux choses inertes, on ne parle de leur souffrance que de manière métaphorique.

Dans le monde des vivants, on classe les êtres en végétal, animal et humain. Les capacités de souffrance ne sont pas les mêmes pour un arbre ou pour un animal... L'amplitude de l'être n'est pas la même. Il n'est pas nécessaire de se projeter et d'attribuer aux arbres et aux fleurs nos émotions comme nos peines...

Ce qui nous importe c'est la souffrance humaine. Or en ce domaine, il faut considérer divers ordres ou niveaux selon une classification sommaire en sept points selon les ordres de la vie humaine :

- L'ordre ontologique
- L'ordre de la vie organique
- L'ordre de la vie psychologique
- L'ordre de la relation à autrui
- L'ordre de la vie morale personnelle
- L'ordre de la pensée
- L'ordre de la vie spirituelle.

Ma conviction (que je défends ici) est que chaque niveau de l'être a sa souffrance particulière. Mais sans attendre disons que ces éléments ne sont pas indépendants. Chacun d'eux a une relation à l'unité de la personne dans l'unicité de sa vie et la singularité de son existence. La souffrance, liée à la vie, est présente en tous ces domaines, où elle remplit sa fonction d'information en vue d'une action, et l'on doit distinguer entre divers types de souffrance. Il faut alors appliquer le principe que nous avons relevé : souffrir est un acte du vivant et la souffrance

atteste la valeur de la vie, à tous ces niveaux. Il importe de ne pas se focaliser sur un seul niveau d'être et d'oublier les autres. Car en chacun de ces niveaux, l'insensibilité est une carence de la vie, donc un mal ; et inversement une trop vive sensibilité peut devenir un obstacle à la vie.

1.2. Souffrance et souffrances

Nous allons examiner les divers points que nous avons relevés pour qualifier les différentes souffrances. Cet examen ne sera pas systématique, et procèdera par souci de comparaison et de distinction.

1.2.1. Le physique et le moral

Tout le monde s'accorde pour reconnaître la place de la souffrance physique (sauf cas extrême que tout le monde s'accorde à reconnaître comme état maladif ou handicap). Il n'en va pas de même au plan moral. Les êtres qui font le mal – voler, piller, violer... – ne sentent pas qu'ils agissent mal. Aussi, il faut oser dire que ne pas souffrir en matière morale est un mal moral.

Le non ressenti de la valeur de leur action est une carence. Au contraire, une personne qui a une conscience morale souffre d'avoir mal agi : elle a honte, elle éprouve du remords... Le terme spécifique est celui de culpabilité qui désigne la conscience d'être responsable de l'acte commis et donc source d'une certaine souffrance qui est morale.

Cette mise en contraste du moral et du physique est exprimée dans un texte qui porte sur une situation extrême. La philosophe Simone Weil a écrit : « La sensibilité de l'innocent qui souffre est comme du crime sensible. L'innocent qui souffre sait la vérité sur son bourreau, le bourreau ne la sait pas. Le mal que l'innocent sent en lui-même est dans son bourreau, mais il n'y est pas sensible. L'innocent ne peut connaître le mal que comme souffrance. Ce qui, dans le criminel, n'est pas sensible, c'est le crime. Ce qui dans l'innocent n'est pas sensible, c'est l'innocence » (Simone Weil, *La Pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1948, p. 77).

Ainsi, à l'encontre d'une certaine apologie de l'absolu du plaisir et de l'indifférence nous dirons qu'il y a une certaine qualité humaine qui se révèle dans le fait de souffrir moralement – même si là aussi la fonction de connaissance, en l'occurrence la culpabilité morale, doit être proportionnée à la réalité ; cette remarque renvoie à l'exigence de l'éducation qui apprend à discerner entre faute et faute.

1.2.1. La souffrance ontologique et la souffrance psychologique

La notion de douleur est souvent utilisée pour ce qui relève de la médecine. Mais la distinction est ici pratique ; elle n'est pas absolue... Cette remarque permet de dire que dans l'expérience commune la notion la plus commune est prise de la souffrance corporelle ou somatique traitée par la médecine. Les autres souffrances sont moins souvent nommées, car elles relèvent d'une expérience moins facilement saisissable. Il faut donc distinguer entre souffrance physique et souffrance ontologique.

Le terme ontologique est entendu au sens habituel du langage philosophique pour dire ce qui a rapport à l'être. Or l'ordre ontologique est marqué par le fait qu'une personne humaine est limitée dans l'espace et le temps ; elle est limitée par des déterminations corporelles (génétiques) ou somatiques ; elle est limitée dans ses capacités intellectuelles ou relationnelles... Bref, il y a une finitude qui fait nécessairement partie de la condition humaine et qui fait souffrir quand on éprouve ce que ces limites ont de contraignant. Il me semble que c'est là la source majeure du suicide des adolescents.

Habituellement la souffrance ontologique est souvent diffuse ; dans la culture contemporaine, elle apparaît dans l'épreuve du temps : vieillir est la condition même de la vie qui est une sorte de combustion... Il y a là quelque chose qui est souvent confondu avec d'autres. En particulier avec ce qui est d'ordre psychologique ? Certes, il y a une souffrance psychologique qui se rattache à la formation de la personnalité – selon que nous le rapporte la psychanalyse – mais ici, dans la souffrance ontologique, c'est plus profond et plus fondamental.

La souffrance psychologique est liée au devenir de la personnalité et à l'articulation des différentes instances du moi. Nous reviendrons sur ce point longuement dans la troisième étape.

1.2.2. La souffrance relationnelle

Un autre lieu majeur de la souffrance est la relation avec ses semblables. Ce point est lié souvent à la psychologie, mais il y a là quelque chose de spécifique. Sur ce point, nous sommes devant une grande confusion, comme le montre le discours sur l'amour.

Dans le discours dominant, l'amour est associé au bonheur. Certes ! L'amour rend heureux et comble la personne en relation avec autrui. Mais il faut noter qu'aimer autrui c'est vouloir le bien de l'être aimé ; c'est donc se décentrer d'une certaine manière de sa position centrale et donc rompre avec l'amour de soi comme seul horizon de vie. Il ne s'agit pas ici de constater que l'amour est fragile et qu'il ne dure pas, et qu'à ce moment il y a la souffrance de la séparation ; il s'agit de reconnaître que dans l'amour vivant et heureux, il y a une souffrance. Aimer en effet c'est être porté par un désir de communion, de réciprocité et de transparence. Or ceci s'avère être comme un horizon : plus on tend vers lui, plus il s'éloigne. L'amour dont il s'agit ici est le plus large : il est celui qui constitue le couple – l'archétype de la culture actuelle –, mais aussi la relation des parents aux enfants, des frères et sœurs entre eux, comme l'amour des ensembles comme la patrie ou de l'Église...

Dans son encyclique sur l'espérance, le pape Benoît XVI montre combien la crainte excessive de la souffrance mène à une vie superficielle. « Là où les hommes, dans une tentative d'éviter la souffrance, cherchent à se soustraire à tout ce qui pourrait signifier souffrance, là où ils veulent s'épargner la peine et la douleur de la vérité, de l'amour, du bien, ils s'enfoncent dans une existence vide, dans laquelle peut-être n'existe pas de souffrance, mais où il y a d'autant plus l'obscur sensation du manque de sens à sa solitude » (*Spe salvi – Sauvés en espérance*, § 37, trad. fr. *Documentation catholique*, n° 2393, 6 janvier 2008, p. 30).

Là encore il faut une juste mesure et la relation doit être objectivée par le droit qui fixe la relation dans un échange médiatisé par la parole et aussi régulé par des instances de vérification et d'approfondissement. Il y a en la matière une juste mesure qui se tient à distance des grandes passions romantiques comme des froideurs du devoir.

1.2.3. Souffrance intellectuelle et souffrance spirituelle

La dimension intellectuelle est aussi présente dans l'ordre des souffrances. En effet, la pensée est l'instrument par lequel la personne humaine communique avec soi-même (dans la réflexion) et avec autrui (dans le partage de la vie intellectuelle). Bien penser est une activité qui demande des efforts et des renoncements pour se confronter à l'âpreté de la vérité et aux chemins suivis par d'autres qu'il faut entendre.

La souffrance liée à l'amour se prolonge et s'accomplit dans un ordre de souffrance qui est méconnu : la souffrance liée à la foi qui est relation personnelle avec Dieu et avec ce qui est vécu dans la lumière de son rayonnement.

Or une telle relation ne peut se vivre sans que l'être soit invité à un dépassement de soi et donc à une souffrance spécifique.

La relation à Dieu est si rare dans la culture dominante qu'elle est mal comprise et qu'elle est considérée à un autre niveau ; le plus souvent elle est réduite au plan psychologique et l'on considère que les tourments qui sont liés à une vie de prière sont des éléments psychologiques. On élimine souvent la spécificité de cette vie en qualifiant ceux qui la vivent de « mystiques », ce qui est une manière de les mettre à part de l'existence commune.

On a parlé ces temps derniers de la confiance de Mère Teresa de Calcutta disant qu'elle avait vécu dans la nuit de la foi. Elle parle de sécheresse, tunnel, obscurité, solitude... reprenant un vocabulaire qui a été employé par Thérèse de Lisieux pour dire la nuit intérieure vécue dans les derniers mois de sa vie. Pour montrer l'universalité de ce fait, je cite deux textes de Grégoire de Naziance, qui est un des fondateurs de la tradition mystique. Le texte dit l'absolu de Dieu, au-delà de toute prise et la douleur de cette quête :

Ô mère, pourquoi m'as-tu fait naître ? [...]
D'autres dans la vie se tracent leurs chemins :
Ils labourent la terre ou fendent l'océan,
Ils chassent, ils arment leur poing de lances,
Ils apprennent à chanter et à vaincre dans la lutte.
Mon destin à moi, c'est Dieu, et souffrance sur souffrance,
Ce mal me ronge et je suis las.
Dévore-moi, cruel, dévore-moi ! Jusques à quand ?
Bientôt, ô joie, je te laisserai,

Toi et ma tristesse sans rivage.
 Ô mère, pourquoi m'as-tu fait naître ?
 Je ne puis saisir Dieu,
 Ni le cerner comme je le désire.
 Un instant a ébloui les yeux de mon esprit
 La céleste splendeur de la Trinité à l'éclat réuni
 Mais la voilà presque toute enfuie – j'en pleure –
 Elle passe comme un éclair.
 Je voulais me rassasier de sa lumière,
 Et déjà elle était dissipée.
 Mais si là-haut, je puis t'êtreindre, Trinité aimée,
 Je n'accuserai plus les flancs de ma mère.
 Je chanterai ma naissance à la joie.
 Sauve-moi, Verbe de Dieu, sauve-moi,
 Ravis-moi à la morne poussière,
 Emporte-moi jusqu'à l'autre rive...
 Là, l'esprit pur danse autour de ta splendeur,
 Et les nuées ne l'habillent plus d'ombres.

Il me semble que cet ordre de la vie et la souffrance spécifique qui lui est liée est un élément qui fait partie de toute vie chrétienne. Il faut donc en parler et reconnaître qu'il n'est pas de vie chrétienne qui puisse faire l'économie de cette dimension méconnue par ceux qui se contentent de vie intellectuelle ou psychologique.

Achevons ce paragraphe en notant que dans tous ces ordres, la souffrance doit être vécue comme une fonction de la vie et que pour cette raison, il ne faut ni excès ni carence. L'équilibre de la vie est chose précaire ; aussi nous devons maintenant ressaisir l'unité de la personne puisque les niveaux distingués interagissent.

1.3. La souffrance et l'unité de la personne

La présentation faite plus haut des niveaux de l'être risque d'être source de malentendu si elle donne à penser qu'il s'agit des niveaux spécifiquement séparés. Il y a unité de l'être humain. Pour exprimer cette unité dans la pluralité, je propose une métaphore musicale. Les éléments distingués forment une espèce de harpe où chaque niveau est comme une corde de la harpe de la vie. Toucher l'une fait vibrer les autres, plus ou moins, mais réellement. Ainsi, sans les confondre, on peut unifier les diverses souffrances et relever que la souffrance physique a une dimension spirituelle, et que la souffrance morale a une dimension somatique... Plus conceptuellement on doit reconnaître que toutes les souffrances sont vécues par la même personne... Cependant l'accord musical qui en résulte repose sur une tonalité de base et c'est à partir d'elle qu'est nommée la souffrance qui atteint la personne en son unité et en sa singularité.

1.3.1. Comment ça va ?

Nous évoquerons ce point à partir d'un témoignage d'une femme dans la vie ordinaire où il faut assumer la situation vécue en sa complexité.

« Bonjour, ça va ? » Ça ne va pas, mais je m'entends répondre « Très bien et vous ? » d'une voix juvénile et futée, imperméable au malheur, d'une voix d'hôtesse de l'air qui vous propose de choisir entre bordeaux et champagne, alors qu'elle vient d'apprendre qu'un des moteurs de l'avion est en flamme. Pour me faire encore plus discrète, je ne parle pas en mon nom propre, je laisse le temps qu'il fait s'exprimer à ma place. « Ça va, avec ce beau soleil ». S'il n'y a pas de soleil, un bref constat météorologique, en passant va dans le sens de la bonne humeur. L'important est de ne pas s'y attarder. C'est la règle du jeu. Chacun a intérêt à le suivre, surtout aux heures matinales lorsque le « bonjour, ça va ? » sonne en début de journée, qu'il y a devant soi tout un espace à parcourir, des tâches à accomplir, des désagréments à surmonter et qu'il faut pouvoir compter sur un capital d'énergie certain. Cependant, au lieu de s'en tenir à un optimisme formel, à un stoïcisme léger, certains s'écartent de la règle et dévoilent aussitôt une faille, à n'importe qui, au premier venu, sans égard pour la prudente réserve qu'il vient, lui, d'observer. Du tac au tac, ils répondent par un « à peu près », « couci couça », « ça va moyen », « faut le dire vite », « on fait aller », « ça pourrait aller mieux, mais que voulez-vous, c'est la vie ! ». Avec « c'est la vie », la formule est lâchée, le sésame ouvre-toi du grand déversoir de la plainte. Elle était là,

toute prête. Elle n'attendait qu'une occasion. Le moindre prétexte fait l'affaire. » (Chantal Thomas, *Souffrir*, Paris, Rivages Poche - Payot, 2006, p. 181).

Ce témoignage prend en flagrant délit le vocabulaire commun. En disant, « c'est la vie », chacun se réfère à une entité d'ensemble qui relève de la fusion de tout ce qui fait la vie : la santé, la vie affective, la vie relationnelle, la situation professionnelle, la situation spirituelle...

1.3.2. Le corps souffrant

Le lieu de la souffrance est le corps, entendu comme l'inscription de l'être dans la singularité de son existence. Or le corps est le lieu de la souffrance. Il l'est de deux manières : d'une part, il est le réceptacle de ce qui advient. C'est le sens du verbe pâtir qui donne le dérivé médical de patient, mais aussi le sens social de celui qui pâtit.

Il y a une ambivalence du verbe souffrir. Je souffre c'est-à-dire que je porte et supporte au sens où je suis soumis ; je souffre au sens où j'assume et je vis ce qui est en moi.

Cette vie est liée à l'être humain comme tel. Elle n'est pas seulement ce qui s'exprime dans la conscience claire et dans le vouloir lucide. Elle est dans les profondeurs de l'être. Aussi la souffrance est-elle celle d'un corps, d'un corps humain et donc d'un être de parole.

Le corps souffrant est en ce sens l'expression du mal être qui est d'un autre ordre. Le mal au ventre, le mal au dos, le mal de tête, les vertiges, les dégoûts... sont le signe de ce qui relève de la vie de l'esprit, de la volonté, de la moralité... Comme le dit ce poème :

« La peine que l'on prend
La peine qu'on se donne
La peine qu'on vous fait
Et la peine qu'on a...
Mais oui, c'est la peine de vivre.
Et comme la vie commence là,
Dans ce qu'on est, non ce qu'on a
C'est la peine de vivre »
(Armel Guerne)

Le corps est là pour porter la souffrance ontologique (« ce que l'on est, non ce qu'on a ») qui se diffuse dans toutes les activités et toute la dimension humaine. C'est ainsi que la souffrance spirituelle a un retentissement somatique, comme le montre la lecture traditionnelle du combat de Jacob. Le patriarche se confronte au mystère de Dieu dans la nuit obscure de la foi, et la Bible nous dit qu'au lever du jour « il boitait de la hanche ». Cette expression montre bien que tout l'être est engagé dans le combat spirituel et que son effet est corporel.

1.3.3. L'histoire de la vie

L'unité du corps est une unité de l'organisme. Elle se donne d'abord dans la dimension spatiale. Il est autre dimension, celle du temps. Ainsi il faut considérer le cours de la vie. Nous en avons une expression dans le témoignage de Jacques Lebreton, mutilé de guerre ayant perdu ses yeux et ses mains ; au cours d'un débat, il a répondu à un jeune qui lui disait que l'on ne pouvait ni accepter, ni comprendre ce qui lui était arrivé :

« Moi non plus, je ne comprends pas ; mais, tu vois, ça fait des années et des années que je suis sans yeux et sans mains. Je ne dis pas que je suis content d'être infirme, mais je te dis que je suis quand même heureux. – Mais faut-il nécessairement passer par la souffrance ? – Il n'est pas nécessaire de souffrir, mais il est nécessaire de se savoir pauvre, de cesser de croire en soi-même seulement. L'infirmité et la souffrance ont été, pour moi, le chemin sur lequel je ne souhaite à personne d'autre de passer. Mais à celui qui y passe, j'ose dire : « N'aie pas peur ». On me dit quelque fois : « à votre place, je n'aurais pas eu ce courage » ! Je réponds : « Pourquoi voudriez-vous avoir le courage de porter une infirmité que vous n'avez pas ? Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour... » Pourquoi chercher plus loin ? Il suffit d'avoir la grâce de son aujourd'hui » (Jacques Lebreton, Cité par Yvette Chabert et Roger Philibert, *Croire quand on souffre*, Paris, édit. de l'atelier, 1992, p. 257).

On ne commente pas une attitude personnelle et singulière. Mais dans ce texte, il y a une dimension proprement philosophique que l'on peut souligner et analyser. Il me semble important que dans ce texte paraisse le fait que la vie est une histoire et que l'histoire de la vie est une série d'événements qui ne sont pas nécessaires. Depuis la conception, jusqu'à la mort, les événements adviennent avec leur caractère imprévisible. On ne peut pas tout prévoir d'avance de manière assurée. Pour cela, il est nécessaire de faire un projet et de vivre sous le signe de la promesse. Mais qui dit événement historique souligne le caractère inéluctable de ce qui est advenu. On ne

peut pas faire que ce qui a été n'ait pas eu lieu. Tel est le salut de l'accident... Jacques Lebreton témoigne de cette situation. Il n'a pas voulu être blessé à la guerre. Mais il l'a été. La souffrance de la perte de ses mains et de ses yeux – éléments essentiels à tout être humain – est immense. Mais la vie ne s'est pas arrêtée là ; elle a continué. Il a dû passer par le consentement à la réalité : être privé de ce qui est donné à tout être humain selon les exigences de la vie dite normale.

Le propos de J. Lebreton est une invitation à vivre et à inscrire la souffrance dans l'unité de sa vie propre et singulière.

Cette progression est inscrite dans le mouvement d'une vie qui se déploie dans sa richesse et son dynamisme propre pour faire advenir un être vivant dans les limites qui lui sont imparties. Il ne s'agit pas de faire l'apologie des limites, mais de voir comment on peut s'appuyer sur elle pour exister. Nous verrons cela plus en détail dans la troisième étape de notre réflexion où nous verrons comment transformer le destin en destinée. La destinée est d'assumer son histoire, fruit de sa propre naissance. Ceci est exprimé par Léon Bloy : « Souffrir passe, avoir souffert ne passe pas » et « L'homme a des endroits de son cœur qui n'existent pas encore et où la douleur entre afin qu'ils soient » ou encore « La douleur est l'auxiliaire de la création » (Léon Bloy, dans *Pages de Léon Bloy*, choisies par Raïssa Maritain, p. 397).

Conclusion

Notre première étape nous a montré que la souffrance était une réalité qui faisait indissociablement partie de la vie. Il est impossible d'envisager une vie qui ne connaisse pas la souffrance, parce qu'elle remplit une fonction vitale : informer le sujet de ce qui menace et détruit son existence. Aussi notre rapport à la souffrance n'est pas d'abord de faire disparaître la souffrance, ce serait porter atteinte à la vie et à son devenir. L'enjeu est de vivre la souffrance pour qu'elle joue son rôle au service de la vie, sachant qu'en la matière, il faut éviter tant les excès que les carences. Notre réflexion doit éviter ces deux extrêmes et considérer que la souffrance fait partie de la vie ; la vie est en effet ce qui s'éprouve. La souffrance est la part d'ombre de cette épreuve qui est la vie.

Cette reconnaissance du rôle de la souffrance apparaît dans la vie chrétienne d'une manière spécifique. En effet, le christianisme est fort différent des sagesse de type bouddhique où l'idéal est d'évacuer la souffrance et son moteur le désir.

Pour avancer dans la réflexion, nous devons donc sans attendre aborder la dimension théologique par un propos spécifiquement théologique, c'est-à-dire en nous posant la question de la souffrance de Dieu et par là de savoir quel est le Dieu des chrétiens. Nous verrons ensuite comment la vie chrétienne qui est une communion avec ce Dieu, se développe sous l'horizon de la Promesse.

Deuxième étape :

La souffrance de Dieu

Dans la foi, notre réflexion sur la souffrance nous mène à nous demander : Dieu souffre-t-il ? Cette question se trouve au cœur des grands débats théologiques actuels. La réponse a des incidences anthropologiques, mais elle est d'abord une question qui relève de la théologie la plus stricte : quel est le Dieu des chrétiens ? Est-il celui des philosophes et des savants ? Est-ce le Dieu des religions qui demandent des sacrifices ? Est-il indifférent au mal ?

Ces questions se posent avec acuité car dans la tradition chrétienne, il y a abondance du discours sur la souffrance. Ceci est lié à la théologie sacrificielle qui valorise le sacrifice et donc la souffrance. Or cette valorisation continue à être une référence surtout chez ceux qui ne sont plus enracinés dans la vie de l'Eglise et qui en sont restés aux schémas préconciliaires. Ici encore nous verrons qu'il est nécessaire d'éviter deux erreurs : l'une valorise la souffrance, l'autre l'exclut en l'identifiant au mal.

Les analyses de la première partie ont montré que la souffrance était une fonction de la vie et donc le signe d'une qualité de l'être. En parlant de la qualité de l'être divin, et en le nommant comme le Dieu vivant, nous ne pouvons pas ne pas nous demander si cette vie est dotée de la sensibilité et donc de la capacité de souffrir, non pas comme une indigence, mais comme une richesse. Pour cela, il faut commencer par surmonter les déviations de la théologie sacrificielle qui est à la source du rejet du christianisme et de ses déformations.

2.1. La théologie sacrificielle

Face à la dénonciation venue du monde non chrétien, comme face à la perversion, il faut commencer par critiquer la théologie sacrificielle qui privilégie la souffrance de manière inconditionnelle, parce qu'elle tient que la souffrance a valeur en elle-même.

2.1.1. Le mauvais infini

La théologie sacrificielle a été structurée de manière systématique par saint Anselme de Cantorbéry qui a donné une définition juridique du salut. Le schéma explicatif est simple et il rejoint un nombre important de propos présents dans bien des religions. Il repose sur une déduction logique.

1. Le premier point consiste à considérer que l'homme est un coupable, responsable du mal qu'il commet. Son action relève de la perspective judiciaire. Une faute doit être punie et le coupable doit réparer ses torts. La souffrance accompagne la peine ; elle en fait partie intégrante ; il y a donc une valeur expiatoire de la souffrance.

2. Dieu a été offensé par le péché. L'offense a rompu la relation entre Dieu et l'humanité. Comme la gravité de la faute se mesure à la valeur de la personne offensée, quand il s'agit de Dieu qui est infini, la faute est infinie ; la rupture avec lui est infinie, aussi la distance entre Dieu et l'homme est devenue infranchissable. Le tort commis a pris une dimension d'infini. Pour le réparer, il faut payer une dette infinie.

3. Or l'humanité étant finie et plus encore indigne, elle ne pouvait payer une telle dette vis-à-vis de Dieu ; elle ne pouvait franchir une distance infinie. Seul Dieu pouvait le faire. C'est ainsi qu'il a envoyé son Fils pour sauver le monde. Il a franchi cette distance infinie par son incarnation pour pouvoir payer la dette infinie par sa souffrance et par sa mort sur la croix qui paie la dette infinie de l'humanité.

Ainsi le sacrifice est légitimé et avec lui la souffrance est valorisée. La valeur et l'efficacité de la rédemption vient de la souffrance infinie du Fils de Dieu.

Cette théologie a deux conséquences qui nous scandalisent à juste titre. La première est que, dans la perspective judiciaire et pénale, Dieu le Père est dans une position de cruauté à l'égard de son Fils à qui il fait expier la faute et payer la dette au prix de son sang et de sa vie. La seconde est que le chrétien doit participer à cette souffrance pour que son péché soit effacé et sa faute réparée. Il lui faut réactualiser le sacrifice de la croix et cela valorise la souffrance volontaire.

2.1.2. Valeur de la souffrance

La théologie sacrificielle reprend un élément qui fait partie universellement de la condition humaine. Un adage souvent repris par les professeurs affirme que « les choses valent ce qu'elles coûtent ». Le jeu de mot sur le verbe « coûter » permet de voir la dérive qui se place au cœur de la théologie sacrificielle. Pour elle, la valeur d'un acte humain vient de la souffrance éprouvée et le fait d'avoir souffert lui confère sa valeur. Comme si la souffrance était la norme de la valeur. L'équivocité du verbe « coûter » est éclairante de la difficulté de vivre. Le travail réalisé n'a pas de valeur, mais comme l'élève s'est appliqué et qu'il a souffert, il a acquis une grande valeur. Mais cette valeur n'a rien d'objectif et on confond l'œuvre et l'ouvrier, le produit et le producteur, le résultat et l'effort pour y parvenir.

La souffrance, au lieu d'être le signe qui informe, est « substantialisée ». Elle a valeur en elle-même. Le processus qui substantialise la souffrance est le même que pour le plaisir chez les hédonistes. Le plaisir est le signe que quelque chose est bien fait ; il n'est pas le bien de ce qui est fait.

2.1.3. Plaisir et souffrance

L'ambiguïté de cette position se voit dans le lien entre plaisir et souffrance quand il donne lieu à ce que l'on classe en psychiatrie sous la catégorie de la perversion : le plaisir de souffrir. On trouve ceci non seulement dans l'érotisme (Sade et Masoch) mais dans le sport ou autres activités qui placent l'être humain dans des conditions extrêmes. La valeur n'est pas le dépassement, mais la souffrance qui l'accompagne. La lecture de certains textes religieux qui invitent à souffrir, parce que souffrir serait faire plaisir à Dieu, participe de cette perversion.

Il importe de sortir de cette impasse en relevant ce que fut la vie de Jésus et sa souffrance.

2.2. Les souffrances de Jésus

Pour un chrétien, Jésus est la manifestation de Dieu. D'où l'importance de savoir ce qu'il en est de la souffrance de Jésus. La première difficulté est de surmonter l'objection venue très tôt dans le monde chrétien, dès que l'on a reconnu la divinité de Jésus ; certains ont dit que Jésus n'avait pris qu'une apparence humaine et qu'il n'avait pas souffert vraiment ? Cette position mérite aujourd'hui une grande attention car elle a été reprise dans l'Islam qui tient que Jésus n'a pas connu la mort. Elle n'est pas présente dans la tradition chrétienne.

2.2.1. Réalité de la souffrance humaine de Jésus

La tradition chrétienne reconnaît que Jésus a réellement souffert parce que Dieu n'a pas pris apparence humaine, mais toute la réalité humaine. Les textes du Nouveau Testament sont clairs : Jésus a vraiment connu la souffrance humaine.

Jésus a donc assumé tous les niveaux de souffrance que nous avons évoqués. Il a connu la souffrance corporelle ; cela est indiqué dans quelques notations au fil du récit de sa vie publique : Jésus a éprouvé la faim, la soif, la fatigue... Ce point est encore plus clairement manifesté dans la lecture de la Passion et parfois à l'excès dans les présentations doloristes comme celle du retable d'Issenheim.

Jésus a connu la souffrance morale dans la tentation ; là il a surmonté le désir de prendre le pouvoir par des moyens de séduction (les prodiges) ou de force (la puissance de l'argent ou des armes).

Il a connu la souffrance dans la relation lorsqu'il a été ému par la détresse de la veuve de Naïm portant en terre son fils unique décédé ou plus encore lorsqu'il a pleuré sur Jérusalem, sur son ami Lazare. Il a souffert devant la trahison de ses proches : Judas, Pierre...

On peut aussi considérer la souffrance psychologique : son angoisse devant la mort.

Cette souffrance est proche de la souffrance ontologique, de son être confronté aux limites de l'existence : c'est une des dimensions de la tentation inaugurale qui signifie la difficulté d'assumer une mission difficile par obéissance au Père à Gethsémani.

La reconnaissance de ces faits ne fait pas difficulté dans la pensée chrétienne. Notons simplement qu'une question est débattue aujourd'hui : comment entendre le cri de déréliction de Jésus, lorsque Jésus dit « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » qu'éprouve-t-il ?

Certains disent que c'est une angoisse désespérée devant la mort – l'angoisse de tout mourant dans sa confrontation à l'inéluctable de sa mort. D'autres, comme Urs von Balthasar, vont plus loin et disent que Jésus a éprouvé la peine qui vient de la séparation d'avec Dieu. Jésus aurait éprouvé la peine que subissent les damnés de l'Enfer. Il aurait ainsi rejoint les damnés pour les sauver.

2.2.2. La raison de cette souffrance

Si le fait ne saurait être contesté, l'interprétation est plus délicate quand on veut écarter la théologie sacrificielle et ne pas valoriser la souffrance et faire de cette valorisation une source de perversion et de cruauté. Pour cela, il faut se demander ce que Jésus a voulu faire et entrer dans la question de ses motivations. Il faut relire le mouvement des évangiles.

Le projet de Jésus est d'instaurer le Règne de Dieu, c'est-à-dire de conduire l'humanité à la gloire de la résurrection, sans éluder la nécessité de passer par la mort.

Jésus commence sa vie dans la suite de Jean-Baptiste ; avec lui, il travaille à la purification du peuple pour qu'il puisse accueillir le Jour où Dieu établira son Règne. Ce grand mouvement de purification est structuré autour du baptême. Pour Jean Baptiste, le baptême est un acte par lequel Dieu accorde le pardon et la réconciliation. Le geste a quelque chose de subversif ; en effet, pour la purification des péchés, la religion juive a prévu un rituel sacrificiel. Dans le Temple de Jérusalem, on offre des sacrifices pour le péché et pour la réconciliation. Un sacrifice consiste à verser le sang d'une victime préalablement consacrée à Dieu. En proclamant un baptême pour la rémission des péchés, Jean dénonce la valeur du système sacrificiel pour sauver le peuple et le purifier de tout péché.

Lorsque Jésus prend ses distances vis-à-vis de Jean, il radicalise son annonce de la venue du Règne de Dieu. Il le voit comme imminent ; après le don de l'Esprit, il prend un chemin plus radical : il parcourt le pays en annonçant la venue du Règne de Dieu ; il en donne des signes par les guérisons qu'il opère, guérison du corps et de l'esprit (en terme ancien, les possessions). Il en donne la charte nouvelle qui est une radicalisation de la Loi de Moïse par son intériorisation. Cette action connaît un grand succès en Galilée.

Au cours de cette période, Jésus apprend la mort de Jean-Baptiste tué par Hérode qui a juridiction sur la Galilée. C'est un moment important pour Jésus. L'évangile de Matthieu précise bien qu'à l'annonce de la mort de Jean Jésus change d'attitude (Mt 14, 13) et dans son discours (Mc 8, 31). Après un séjour au désert, il annonce qu'il doit passer par la souffrance et, comme Jean-Baptiste, entrer dans un mouvement qui rencontrera la contradiction et la persécution.

Il y a là intelligence politique : Jésus constate que son message se heurte à la collusion des pouvoirs complices du mal ; il sait qu'il ne pourra annoncer le Règne de Dieu sans rencontrer la plus vive des oppositions de la part de ceux qui lui en voudront à mort. Il monte à Jérusalem. Pourquoi ? Parce que son projet d'instauration du Règne de Dieu ne peut se faire qu'à Jérusalem qui est, selon les images du temps développées dans le judaïsme, le centre du monde tant au plan géographique qu'au plan religieux. Les textes des Ecritures annoncent que Jérusalem sera le centre du monde nouveau tel que Dieu veut l'instaurer. Aussi, par fidélité à la mission reçue, il décide de passer outre les conseils de prudence ou de remise au lendemain pour se placer au centre de l'action qu'il a entreprise.

Ceci ne signifie aucunement que Jésus ait aimé la mort et provoqué ses adversaires pour qu'ils réalisent leur noir dessein. Le récit de l'évangile de Jean le montre. Jésus est à Jérusalem. Il sait que ses adversaires cherchent à le faire périr. Aussi, il quitte la Judée où ses adversaires ont le pouvoir ; Jésus part « de l'autre côté du Jourdain ». C'est là qu'il apprend que son ami Lazare est malade, puis qu'il est mort. Jésus, à l'encontre de ce que lui conseillent ses amis, décide de monter à Jérusalem en ayant pleine conscience qu'il se met en danger de mort, puisque ses ennemis le guettent. C'est le sens concret de son propos : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ».

Plus encore, ayant arraché Lazare à la mort, Jésus ne quitte pas Jérusalem. Pourquoi ? Parce qu'un juif pieux célèbre la Pâque à Jérusalem. C'est donc en fidélité à la Loi de Dieu et donc à Dieu lui-même que Jésus reste à Jérusalem en sachant qu'il est en danger.

Ainsi on peut dire que si Jésus s'est exposé à la mort c'est pour tenir bon dans ce qui fait le cœur de sa vie explicité en trois éléments : 1° accomplir la mission de faire advenir le Règne de Dieu au centre religieux de l'Alliance de Dieu et de l'humanité ; 2° venir au secours de son ami pour l'arracher à la mort et 3° rester fidèle à Dieu en lui rendant gloire dans la célébration de la

Pâque et en se plaçant au lieu qui doit être le centre de l'univers réconcilié. Tout ceci est un risque consciemment pris qui n'est en rien une apologie de la souffrance et de la mort, car c'est à raison du bien que Jésus prend le risque de la mort.

Ce qui est en jeu dans la décision de Jésus à propos de sa dernière montée à Jérusalem concerne toute sa vie. Son attitude obéit à une triple exigence : d'abord, la fidélité à la mission que Dieu lui a donnée ; ensuite, l'amour de ses proches – un amour concret et singulier des personnes donc ; et enfin, l'obéissance aux prescriptions qui disent que le salut doit advenir au lieu de la présence de Dieu dans son Temple. La souffrance est donc présente, mais comme un élément d'une vie vécue par amour. La souffrance accompagne le choix du bien dans un monde soumis au mal ; elle n'est pas voulue pour elle-même, même si elle est inéluctable. La mort qui fait partie de la condition humaine est vécue dans cet amour.

Notons tout de suite que pour Jésus le terme de baptême change de sens ; il ne s'agit plus de se purifier, mais de vivre ce que signifie l'immersion et l'émersion (plongée dans la mort et sortie de la mort par la résurrection) et cela en communion avec l'amour que manifeste la vie de Jésus – nous le verrons dans la troisième étape.

2.3. La souffrance du Dieu d'amour

Les chrétiens considèrent que Jésus est plus qu'un prophète. Il est plus qu'un envoyé de Dieu. Il est le Fils de Dieu, au sens absolu. Cette proposition n'a de sens que dans une démarche de théologie trinitaire explicite. Elle n'est pas enfermée dans la seule métaphysique qui spéculé sur la nature divine.

2.3.1. Le Verbe a souffert

En entrant dans une théologie trinitaire plus élaborée, la tradition chrétienne a construit une théologie qui permet d'exprimer l'accord entre la divinité et l'humanité de Jésus avec les termes abstraits de nature et de personne. La théologie dit que Jésus est le Verbe éternel, le Fils éternel devenu homme. L'unité de la personne est vécue selon deux natures : l'humaine et la divine, « sans confusion ni séparation ».

Cette théologie a développé une notion essentielle que l'on appelle « la communication des propriétés », c'est-à-dire que l'unique personne vit la totalité des réalités (propriétés et aptitudes) qui font la vie selon la nature humaine et selon la nature divine. Comme il y a unité des personnes, les propriétés humaines et les propriétés divines sont attribuées au même être. Ainsi on peut dire qu'en Jésus le Verbe de Dieu a connu ce qui est humain et donc la souffrance. On dit ainsi communément que Marie est mère de Dieu ; on dit que le Verbe éternel est né, que le Verbe immuable a parcouru les étapes de la vie humaine et donc changé, que le Verbe qui est toute sagesse a eu un savoir limité... Cette manière de s'exprimer vaut aussi pour reconnaître que le Verbe, dont la nature divine est au-delà de toute sensation ou émotion à cause de son impassibilité et de son éternité, a connu la souffrance dans l'unité de la personne.

C'est là le fondement de la doctrine du salut. Il est rappelé par le pape Benoît XVI à propos de l'incarnation : « Nous devons tout faire pour surmonter la souffrance, mais l'éliminer complètement du monde n'est pas dans nos possibilités [...]. Dieu seul pourrait le réaliser ; seul un Dieu qui entre personnellement dans l'histoire en se faisant homme et qui y souffre » (Encyclique *Spe savli - Sauvé en espérance*, § 36).

2.3.2. Dieu le Père a-t-il souffert ?

La question se prolonge dans la question de la souffrance du Père. La question est délicate – je ne fais que l'évoquer. Il faut distinguer deux types de questions.

1. Dans les premiers temps de l'élaboration dogmatique trinitaire, il importait de bien distinguer le Père et le Fils. Pour cette raison, on a employé le terme de « personne » – qui n'est pas dans le Nouveau Testament pour dire la distinction entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. On a utilisé le terme de « trinité » pour marquer que la numération signifie que les personnes sont bien distinctes et donc qu'on peut les compter séparément.

Dans ce contexte, ce qui était vécu par Jésus était réservé au Verbe, car seul le Verbe (le Logos) s'est incarné. Ce que Jésus a vécu ne peut être attribué à la personne du Père. Ceux qui

disaient que le Père avait souffert la mort sur la croix ont été rejetés : (on les appelait des « patripassiens »), parce que cette proposition niait la distinction des personnes.

2. Mais cette distinction n'empêche pas de dire que si la relation entre le Verbe et le Père est une relation d'amour, alors la souffrance du Fils est éprouvée par le Père, selon l'analogie qui fait qu'un ou une mère souffrent de la souffrance qui touche leur enfant. Si un enfant est malade et souffre, le père souffre non de la maladie, mais de la souffrance due à la maladie. Ainsi on introduit la souffrance dans l'être même qui fait Dieu en la trinité de ses personnes.

Sur ce point, il y a un débat ouvert entre les théologies modernes et les théologies traditionalistes. Pour ma part, je pense qu'il faut parler d'une souffrance en Dieu ; elle est exprimée par la notion de compassion : Dieu en tout ce qu'il est est un être de compassion : il souffre donc à cause du mal qui est dans le monde et en solidarité avec ceux qui sont écrasés par la souffrance. On peut donc parler de la souffrance de Dieu.

La reconnaissance de la perfection de Dieu et de sa transcendance n'est pas une raison. On peut donc parler de la souffrance de Dieu le Père. C'est ce que dit la pape Benoît XVI dans l'encyclique sur l'espérance : « La foi chrétienne nous a montré que vérité, justice, amour ne sont pas simplement des idéaux, mais des réalités de très grande densité. Elle nous a montré en effet que Dieu – la Vérité et l'Amour en personne – a voulu souffrir pour nous et avec nous. Bernard de Clairvaux a forgé l'expression merveilleuse : *impassibilis est Deus, sed non incompassibilis*, Dieu ne peut pas souffrir, mais il peut compatir » (§ 39).

La reconnaissance de la perfection de Dieu et de sa transcendance n'est pas une raison d'écarter la souffrance de son être divin, à condition d'avoir bien distingué entre le mal et la souffrance et de voir que la souffrance est l'attestation d'une meilleure qualité de l'être. Le langage de la Bible permet cette affirmation.

3. L'émotion en Dieu n'est pas une faiblesse à l'égard du péché, mais au contraire une perception plus vive de ce qu'est le péché et de ce fait une souffrance de voir ses enfants atteints par le péché. Pour le dire, la Bible emploie le terme de compassion. Ce terme est ici entendu dans son sens premier de « pâtir avec » : on voit cette attitude quand Jésus rencontre le convoi funèbre du fils de la veuve de Naïm. Il a les entrailles remuées (*esplagknisthè*). Or Jésus, le Verbe ou le Fils éternel, vit en communion avec le Père. La théologie de Jean nous dit que le Père et le Fils sont un (Jn 10, 30) ; ils agissent ensemble (Jn 16, 15 ; 17, 10). Le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père (14, 11).

Ainsi comme nous l'avons dit, la compassion du Fils est celle du Père et on peut parler d'une souffrance de Dieu. Ce point de vue n'est pas nouveau ; il est attesté dans la Tradition. Dès le deuxième siècle, Origène parle d'une passion d'amour en Dieu.

« Le sauveur est descendu sur terre par pitié pour le genre humain. Il a subi nos passions avant de souffrir la croix, avant même qu'il eût daigné prendre notre chair car s'il ne les avait d'abord subies, il ne serait pas venu participer à notre vie humaine.

Quelle est cette passion qu'il a d'abord subie pour nous ? C'est la passion de l'amour.

Mais le Père lui-même, Dieu de l'univers, lui qui est plein de longanimité, de miséricorde et de pitié, est-ce qu'il ne souffre pas en quelque sorte ? Ou bien ignores-tu que, lorsqu'il s'occupe des choses humaines, il souffre une passion humaine ? Car le Seigneur ton Dieu a pris sur lui tes mœurs, comme celui qui prend sur lui son enfant (Dt 1,31). Dieu prend donc sur lui nos mœurs, comme le Fils de Dieu prend nos passions. Le Père lui-même n'est pas impassible ! Si on le prie, il a pitié et compassion. Il souffre une passion d'amour. » (Origène, cité par François Varillon, *La Souffrance de Dieu*, Centurion, 1975, p. 47).

2.3.3. Un Dieu d'amour

La question a été posée de la relation entre le Verbe et le Père. Il me semble qu'il faut en parler de manière explicitement trinitaire et donc mettre en œuvre la théologie de l'Esprit Saint. Les éléments fondamentaux de la théologie de l'Esprit Saint permettent de parler de la souffrance de Dieu à partir des textes de l'Ancien Testament qui parlent de Dieu en employant des termes issus de la vie affective.

1. L'Ancien Testament use du langage affectif pour parler de l'esprit de Dieu, comme le note André Neher : « La *ruah* de Dieu est pathétique. C'est une vérité qu'aucun idéalisme, qu'aucun spiritualisme, ne peuvent atténuer, encore moins effacer. Qu'un seul et même terme, *ruah*, désigne dans la Bible la dimension spirituelle la plus élevée, la plus détaillée, mais aussi la vie psychique dans ses contradictions ultimes, cela n'a été possible que dans une conception pathétique de l'esprit. Les Grecs n'ont pas pu élaborer cette notion. Leurs philosophes estimaient les mouvements, et par voie de conséquence les émotions, inconciliables avec la divinité... Les Hébreux, au contraire, voyaient dans l'histoire et ses mouvements une manifestation de leur Dieu ; les émotions de Dieu étaient les ressorts de cette histoire, dont les hommes étaient d'inéluctables acteurs. L'émotion de Dieu était imbriquée dans la condition même de l'homme. La description biblique de Dieu est anthropomorphique, soit. Cela signifie que Dieu apparaissait à l'homme biblique dans la polarité de son pathos, dans son amour et dans sa colère, dans sa rigueur et dans son pardon. La *ruah* de Dieu se juge elle-même : elle se repent. Ce repentir de Dieu suffirait à montrer que le Dieu biblique n'est pas lié à un principe abstrait et général. Ce n'est pas le Dieu des principes universels, mais le Dieu de l'Unique, du moment historique. La *ruah* n'est pas la fixité spirituelle, mais l'émotion vitale » (André Neher, *L'Essence du prophétisme*, PUF, 1955, p. 95).

2. L'expression de la vie affective est centrée sur la notion de cœur. Or la vie affective est une vie qui prend en charge les autres sans intervenir immédiatement et qui, de ce fait, se trouve dans une certaine dépendance vis-à-vis de ce qui est en jeu. La notion de cœur est liée à celle de miséricorde dont le prophète Osée a donné la thématique : dans la construction théologique façonnée à partir de sa propre expérience de mari qui ne cesse d'aimer sa femme et qui donc souffre d'être trahi. Cette notion est reprise également par le prophète Isaïe pour dire l'avenir comme épousailles de Dieu et de l'humanité.

La notion est aussi développée par la notion d'amour paternel : le père est celui qui porte ses enfants avec le souci de leur liberté et de leur croissance par eux-mêmes. Cette figure apparaît dans la parabole de l'enfant prodigue qui dit que quand il vit son fils « il fut ému de compassion » (Lc 15,20). Le verbe grec *esplagknisthè* exprime un mouvement du profond du cœur et pas seulement l'émotion superficielle qui nous fait ponctuer de « le pauvre ! » notre conversation.

La notion est surtout développée dans une analogie fondée sur l'amour maternel qui a donné la notion de compassion.

3. La notion d'amour vaut de manière éminente en théologie trinitaire quand on parle de l'Esprit Saint. En effet la notion d'esprit est dite dans la Bible par un terme au féminin exprime la communion et aussi la compassion qui est au principe de la consolation de ceux qui sont dans l'épreuve. C'est en ce sens que l'a développé la théologie trinitaire chrétienne.

L'amour de l'Esprit établit donc la communion entre Dieu et les hommes et c'est dans le même esprit que souffrent les chrétiens en union avec le Fils qui a donné sa vie pour autrui.

La notion d'Esprit joue un rôle parce qu'on insiste sur sa transcendance. La communion n'est pas une compromission ni une confusion. Elle est un partage qui n'a de sens que parce qu'on entre dans une altérité fondatrice qui repose sur la sainteté de Dieu. Nous en avons une expression dans la séquence de la messe de la Pentecôte dont voici le texte et une traduction :

Veni sancte Spiritus
et emitte coelitus
lucis tuae radium
veni, pater pauperum
veni dator munerum
veni lumen cordium

Viens, Esprit Saint
Et envoie du haut du ciel
Le rayon de ta lumière ;
Viens, père des pauvres,
Viens, dispensateur des dons,
Viens, lumière des cœurs.

Consolator optime
dulcis hospes animae
dulce refrigerium
in labore requies
in aestu temperies
in fletu solacium

Consolateur le meilleur,
Doux hôte de l'âme,
Son doux rafraîchissement ;
Repos dans le labeur,
Toi qui tempère les tourments
Consolation dans les pleurs.

O lux beatissima
reple tuorum cordis intima
tuorum fidelium
sine tuo numine
nihil est in homine
nihil est innoxium

O lumière bienheureuse
remplis l'intime des cœurs
de tes fidèles ;
Sans ta volonté divine
il n'est rien dans l'homme,
rien n'est innocent.

Lava quod est sordidum
riga quod est aridum
sana quod est saucium
flecte quod est rigidum
fove quod est languidum
rege quod est devium....

Lave ce qui est sordide
arrose ce qui est aride,
guéris ce qui est blessé ;
fléchis ce qui est rigide,
réchauffe ce qui est languide
redresse ce qui dévie....

Da tuis fidelibus
in te confitentibus
sacrum septenarium

Donne à tes fidèles
qui se confient en toi
le septenaire sacré

Da virtutis meritum
Da salutis exitum
Da perenne gaudium

Donne le fruit de la vertu
Donne l'accès au salut
Donne la joie éternelle.

On voit donc ce qui est propre à l'action de l'Esprit ; il est : amour qui compatit, appel au consolateur, qualité du consolateur (présence, fraîcheur, clarté, repos), cœur comblé, guérison et salut (irriguer, laver, guérir, redresser, réchauffer) et enfin demande d'une heureuse fin.

Conclusion de l'étape

Le discours sur la souffrance de Dieu nous permet de comprendre que la souffrance n'est pas seulement l'effet du malheur qui frappe, mais qu'elle peut être aussi une richesse quand elle est vécue dans une relation d'amour et portée par le vouloir du bien de l'autre.

Le vouloir du bien de l'autre n'est pas une volonté qui s'impose à lui pour l'écraser, mais un don : un espace pour qu'il devienne lui-même. Or sur ce chemin, il rencontre des obstacles et il faut donc qu'il évolue et donc accomplisse des passages que l'on ne peut faire à sa place.

Dans cet espace de liberté qui est le fait même de la création et du salut, il y a donc place pour la compassion, la souffrance d'amour. Ce n'est pas là retour à la notion sacrificielle qui valorise la souffrance pour en faire un moyen, mais pour en faire l'occasion.

Il faut donc distinguer l'occasion du moyen. Quand l'occasion est prise systématiquement comme moyen, il y a perversion.

Troisième étape :

La souffrance dans la vie chrétienne

Donner sens à sa souffrance

Une expression du langage familier me semble mériter attention : « Les gens heureux n'ont pas d'histoire ». Cet aphorisme dit que le cours de la vie est toujours scandé par la mémoire de la souffrance, comme le montrent ces expressions qui reviennent habituellement : c'était avant la guerre, c'était avant l'accident, c'était avant le départ de mes enfants, c'était avant la mort de mes parents, c'était avant la vente de la maison où nous passions nos vacances... Bref, la souffrance marque le temps de la vie réelle. C'est ainsi que la souffrance balise le temps et en fait une histoire où se vérifie l'adage populaire : « Les gens heureux n'ont pas d'histoire » - faut-il la dire des autres ou de soi ?

3.1. La souffrance comme naissance

Nous partons de cette constatation : la souffrance marque la chronologie de notre vie. Si la souffrance fait date, c'est qu'elle détermine un avant et un après le moment de la souffrance. Il y a donc une rupture.

3.1.1. Une rupture

Dans cette rupture, que s'est-il passé ? Un être voulait la santé et il a rencontré la maladie. Il voulait la prospérité et il a connu la faillite ; il voulait un travail et il n'a pas pu y accéder ou a été rejeté, il voulait être reconnu et il a été méprisé... Cet être a souffert ! C'est-à-dire qu'il a connu une modification qui est une transformation de sa vie même dans une contradiction entre son désir et ce qui est advenu et l'a marqué de manière inéluctable.

Si cette souffrance a fait date et a marqué la vie, c'est parce qu'il y a une permanence entre l'avant et l'après : une suite dans le désir d'être heureux et une continuité dans le vouloir vivre. Aussi, celui qui éprouve la souffrance ne peut pas faire comme si rien ne s'était passé. Il ne peut faire comme si cela n'avait pas d'importance – même s'il n'en parle pas. Il a souffert et il en souffre encore. La souffrance est donc d'avoir été obligé de prendre un chemin qui n'était pas celui qui était envisagé. Le chemin est celui que l'on ne savait pas ou surtout que l'on ne voulait pas.

Cette analyse montre la différence entre le « moi » et le « je », entre ce que le sujet porte en lui d'image de soi – expression de son désir de vivre – et ce qu'il est réellement. Ainsi la souffrance peut être dite altération qui fait que ce que l'on imaginait de soi se trouve écarté, contrarié, ou détruit. Une image tombe. Une image de soi et une image du monde, comme l'avoue Paul Klee dans son journal : « J'en ai assez amèrement des choses qui sont et ne sont pas comme elles devraient être » (*Journal*, p. 178).

C'est alors que se situe une décision. Deux voies s'ouvrent : l'une est de nier cette perte d'une image de soi (être en bonne santé, être prospère, être au pouvoir, être reconnu...). Cette négation peut avoir plusieurs expressions ou choix de vie.

1. Il y a la première option qui est sombre. Elle mène sur plusieurs voies. La première est celle du déni. On imagine être ce que l'on n'est pas – ce qui mène à la maladie mentale ou pire - comme cet homme qui faisait croire à tout le monde qu'il était médecin et qui a tué ceux qui l'entouraient au moment où ils en prenaient connaissance).

Une autre voie peut mener à la culpabilité indéfinie : être coupable de ne pas être à la hauteur de l'image que l'on avait de soi ; cela peut mener à la rage contre les autres qui ne me reconnaissent pas et qui conduit à des processus de vengeance...

2. Il y a l'autre option : celle de la lumière qui fait la vérité. Là on reconnaît qu'il y a une différence entre le « moi » qui se formait dans l'image de soi que l'on portait et le « je » qui vit. Le désir de vivre est le même, mais il doit se réaliser dans une réalité autre que celle que l'on a imaginé. Il y a alors reconnaissance de l'altérité de soi-même avec soi-même : la différence entre le moi et le je. Le reconnaître est une invitation à vivre un passage : le corps souffrant, l'image

déchirée, invite un sujet à voir ce qu'il est et qui ne s'identifie pas aux images qu'il portait de soi (le pouvoir, le savoir, l'avoir).

La souffrance est alors le lieu d'une naissance à sa vérité... Le terme de vérité s'impose ici. En effet, la perte des images de soi auxquelles on s'identifie est une perte douloureuse, mais elle est aussi perte de l'illusion.

Cette situation permet de comprendre ce que peut être une souffrance bien vécue : elle s'enracine sur le désir de vivre et le pousse à s'investir dans une réalité ou un sens même si ce n'est pas celui que l'on avait imaginé et ainsi réaliser son désir de vivre même s'il n'est pas identique à la manière dont on entendait le réaliser auparavant.

Pour cela, il faut avancer et découvrir une part de nous-mêmes que l'image cachait. Le film illustrant le livre *Le Scaphandre et le papillon* montre un homme qui, brisé par l'accident dans sa vie professionnelle et ses succès, réalise une œuvre littéraire par un chemin qui s'est ouvert lorsqu'il a cessé de dire « je veux mourir ».

3.1.2. Une naissance

Pour prolonger cette analyse, qui doit beaucoup aux analyses de Denis Vasse, j'associe souffrance et naissance. L'assonance des termes est porteuse de sens. La naissance est un passage. Le fœtus, avant la naissance, est nourri ; il est à bonne température ambiante, il est à l'abri des agressions extérieures ordinaires... Or il quitte cet état douillet pour respirer, avoir faim et soif, avoir besoin de soins, éprouver le chaud et le froid, la lumière et les ténèbres... Bref, il perd du confort, mais il a gagné en devenant davantage ce qu'il était appelé à être. La naissance est un passage qui fait perdre un certain confort, pour une vie plus riche. Ce qui se vit lors de la naissance ne se limite pas à cet événement. En effet, si la souffrance de nos vies s'évoque toujours à partir de déchirures – perte et gain – la figure de la naissance vaut pour toute la vie quand elle signifie le passage.

Toute vie est un mouvement vers l'avant ; en toute croissance on quitte toujours un certain état d'équilibre et de santé pour accéder à un autre état qui est un mieux être ou une situation où l'on est davantage soi-même. On peut énumérer dans cette perspective les apprentissages fondamentaux (boire, manger, dormir, marcher, parler...), puis les apprentissages scolaires et ensuite professionnels... Il y a également les apprentissages de la vie de relation, de la solitude habitée, de la fidélité dans l'épreuve... Il y a aussi la découverte et la mise en œuvre de sa vie personnelle, du sens qu'on lui donne... Il y a aussi l'avancée dans la vie de foi. Ainsi la souffrance est-elle signe de santé, quand ce mouvement est une naissance à une vie plus riche.

La souffrance accompagne toute naissance, parce que naître c'est quitter ce que l'on était et donc se séparer. Ceci est à tous les niveaux que nous avons relevés : biologique, psychologique, moral, relationnel, intellectuel, spirituel... Nul ne peut vivre sans ce passage inscrit dans les divers temps qui font la vie. Associer la souffrance à la naissance c'est dire que la souffrance est bienvenue quand elle accompagne un progrès dans l'être. Si souffrir est le signe qu'une naissance a lieu, souffrir n'est pas identique à l'acte de naître ; c'est parce qu'il y a une naissance que la souffrance qui accompagne la venue au monde est légitime et doit être assumée.

Associer la souffrance à la naissance c'est dire que la souffrance est bienvenue quand elle accompagne un progrès dans l'être. Si souffrir est le signe qu'une naissance a lieu, souffrir n'est pas identique à l'acte de naître ; c'est parce qu'il y a une naissance que la souffrance qui accompagne la venue au monde est légitime et doit être assumée.

Car le désir n'est pas réductible au besoin que l'on satisfait par la possession, mais bien du désir qui suppose la naissance de soi-même dans une relation d'altérité.

3.1.3. Passage à la limite

Le parcours précédent est coextensif à la vie même dans sa durée et dans son mouvement propre. Le discours qui est fait concerne toute souffrance. S'il en fait une dimension anthropologique ordinaire, il risque tomber dans la cruauté, car la souffrance ne se tient pas dans les limites du raisonnable : elle a un aspect qui rejoint le scandale du mal : elle est en excès. Cet excès se voit dans la mort et dans l'abîme que représente le fait d'être mortel.

Sur ce point nous pouvons écouter ce que nous dit Paul Ricœur dans des notes écrites aux derniers moments de sa vie (*Vivant jusqu'à la mort*) et publiées après son décès. Le premier point

est une invitation à changer le regard sur celui qui meurt : il est vivant, il ne faut pas voir en lui le mort qu'il sera.

« Je voudrais me confronter d'abord avec cette idée de la mort comme agonie anticipée. Pour cela je m'efforcerai de délivrer de l'inévitable anticipation du mourir et de l'agonie elle-même de l'image du moribond dans le regard de l'autre » (p. 42). « Tant qu'ils sont lucides, les malades en train de mourir ne se perçoivent pas comme moribonds, comme bientôt morts, mais comme encore vivants » (p. 42). « Le regard qui voit l'agonisant comme encore vivant, comme en appelant aux ressources les plus profondes de la vie, comme porté par l'émergence de l'essentiel dans son vécu de vivant-encore, est un autre regard. C'est le regard de la compassion et non du spectateur devançant le déjà mort. » (p. 46).

La réflexion va plus avant. En effet, ce qui est rencontré lors de la mort est une difficulté plus générale, qui ici ne peut être esquivée. L'excès de la souffrance vient de ce que le passage se fait dans le temps ; donc au moment du passage, l'avenir est inconnu. La souffrance se redouble : il ne s'agit pas seulement de quitter ce que l'on avait et que l'on connaissait, mais de partir pour ce que l'on ne sait pas et ne peut pas connaître. Certes, relève Paul Ricœur, certains ont la grâce de savoir ce qui viendra et ont de ce fait une source de paix. « Ce dont témoigne le médecin de l'unité de soins palliatifs, c'est la grâce accordée à certains agonisants d'accorder ce que j'ai appelé la mobilisation des ressources les plus profondes de la vie dans la venue à la lumière de l'Essentiel, fracturant les limitations du religieux confessionnel » (p. 44). Mais souvent la détresse rencontrée au moment de la mort est celle qui vient non seulement de l'inconnu, mais aussi de la perte de l'image que l'on avait de l'au-delà de la mort. « Le détachement, selon Maître Eckhart poussé jusqu'au renoncement aux projections imaginaires du soi identitaire après la mort propre : le *même* [...] dans le *même* temps, celui de sa propre vie avant la mort et celui des survivants qui me survivront : voilà ce qui est à perdre » (p. 76). Le passage demande un renoncement à des représentations convenues.

Ces remarques sur la mort, vécue comme passage dans le noir de la perte de toute représentation et de toute consolation, valent pour tout passage. On est renvoyé à une solitude ontologique qui fait partie de la condition humaine. Mais ceci n'est pas une raison d'ignorer que la souffrance est encore l'expression de la force fondamentale de la vie : la réalisation d'un amour premier, ce vouloir vivre inscrit dans le fond même de l'être.

La souffrance est donc à situer dans ce mouvement de la vie. La souffrance est liée à un amour. Ce qui signifie que l'on doit être au clair sur l'amour qui fait la vie.

Il faut alors distinguer entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous et considérer ce qui est activité et passivité.

3.2. Du cri à la parole

La souffrance se dit dans le cri. L'enfant qui vient au monde pousse un cri. Quand il éprouve un mal (faim, froid, gêne, présence agressive et à fortiori une maladie...), il pleure. Son langage est inarticulé : c'est un cri. Le peintre anglais Bacon a écrit : « J'ai voulu peindre le cri, pour ne pas peindre l'horreur » (cité par Gabriel Burloux, dans *La Douleur et la souffrance*, Paris, Cerf, 2002, p. 147). Dans la douleur le cri c'est la douleur, l'horreur, c'est la détresse. Il faut donc envisager ce qui se passe sur le chemin d'humanité quand on vit la souffrance humainement. On peut dire que le chemin de la vraie vie consiste à passer du cri à la parole. Ceci nous introduit dans d'autres considérations, en particulier sur la reconnaissance de l'Autre.

3.2.1. Le chemin de Job

La figure fondamentale de la souffrance est celle Job. Elle dépasse en dimension ce qui relève de la manière habituelle de voir la souffrance et le mal. En effet le propos de Job n'est pas sur ou devant la souffrance, mais dans la souffrance – à l'intérieur de la souffrance qui est vécue tout à la fois comme affect et comme destin.

Le premier temps de la souffrance de Job est celui du mutisme. Il entre dans un silence ou une prostration pendant un temps qui est une plénitude, puisque c'est la semaine qui est l'unité du temps vécu. Ce temps est symbolique ; il peut durer une vie entière – comme nous en avons l'expérience. Job commence par redoubler dans son corps ce qui l'atteint puisque la maladie (que nous ne pouvons pas reconstituer dans nos catégories actuelles scientifiques) redouble par la

prostration, le mutisme. Job est dans ce qui brise la vie et que l'on peut appeler la sidération, la stupéfaction, l'horreur...

Puis Job prend la parole. Cet acte est le passage à une attitude où, du point de vue qui est nôtre dans cette étape de la réflexion, il grandit dans son humanité ; il prend la parole.

Cette prise de parole est une déchirure, comme une naissance. Ce qui est déchiré, c'est l'enfermement de son existence dans le refus de vivre. Sa première prise de parole est une malédiction. Il nomme la situation qui est la sienne comme situation de détresse. Il l'exprime sans détour. Il est donc dans la vérité. Mais cette issue n'est pas facile, car comme il le dit : « Quand je parle, ma souffrance ne cesse pas, mais si je me tais, en quoi disparaît-elle ? » (Job 16, 6). L'acte de parole est l'expression qu'il ne cède en rien sur son désir de vivre. Il conteste et il accuse et ce faisant, il exprime son désir et grandit dans son humanité.

Il se confronte à ce que disent ses amis. Le terme traditionnel n'est pas faux : ce sont des amis qui sont venus lui parler et le consoler. Leur parole redouble sa souffrance car il entend ce qu'il sait déjà et que la souffrance a déchiré.

Or ses amis veulent le réduire. Ils veulent le réduire au silence du consentement ou le réduire par des raisons. Job ne se laisse pas enfermer dans ce réseau de contraintes qui consisterait à devenir indifférent à la vie et donc complice de la mort. Par la parole qui articule son cri, Job advient à son humanité.

Job ne nie pas la dimension d'infini de son désir et par là, il devient plus humain.

Ce qui est dit du cri de Job peut être dit des larmes.

3.2.2. La médiation de l'Autre

Le livre de Job nous montre aussi comment la question se pose alors de savoir comment accéder à cette parole qui fasse que l'on puisse vivre la souffrance. L'accès à la parole suppose la reconnaissance d'une altérité. Or la souffrance est le chemin de la déchirure de son être corrélative à la reconnaissance d'un Autre – ce que la psychanalyse française appelle le « grand autre », pour le distinguer de ce qui est un prolongement de nous-même, le « petit autre », qui est au service de soi et n'existe pas vraiment pour lui-même. Le statut des objets est étendu aux personnes par un possessif, comme si c'était un prolongement de soi.

Lorsque nous vivons le temps de l'accès à la parole, il apparaît que nous parlons, parce que nous sommes sollicités à la parole. Sans cette sollicitation à la parole, il n'y a pas d'humanité. La parole est ainsi le lieu de naissance de l'humanité à elle-même. C'est là une dimension fondamentale de l'être humain. Il n'est pas sûr que ce soit aussi facile à dire qu'à faire.

Il est heureux que les psaumes permettent au croyant de dire sa souffrance sans détour et sans esquive dans le discours de consolation. S'il est des psaumes qui après l'expression de la détresse et de la douleur se terminent bien (par une intervention de Dieu), beaucoup ne le font pas et s'achèvent sur un appel.

3.2.3. Espérance

Le livre de Job nous apprend enfin une troisième chose qui prolonge ce qui vient d'être dit sur le fait que la parole qui exprime la souffrance est une parole qui remplit sa fonction quand elle se tourne vers l'avenir ; Job nous montre comment tombent les représentations et les discours convenus – et le plus beau peut alors apparaître comme le plus terrifiant. Il montre comment dans cet espace vide peut apparaître une dimension nouvelle. Paul Ricœur le reconnaît dans son propos sur la fin de la vie : « Difficulté de ne pas représenter cette différence comme survie, dans ce que j'appelle la temporalité parallèle, conférée par l'imagination aux défunts, comme temporalité bis des défunts. À proprement parler : temporalité des âmes-fantômes. Qu'est-ce qui peut m'aider à séparer le schématisme du mémorial divin du détachement imparfait ? Seulement l'idée de la grâce. La confiance dans la grâce. Rien ne m'est dû. Je n'attends rien pour moi ; je ne demande rien ; j'ai renoncé – j'essaie de renoncer ! – à réclamer, à revendiquer. Je dis : Dieu tu feras ce que tu voudras de moi. Peut-être rien. J'accepte de n'être plus. Alors une autre espérance que le désir de continuer d'exister se lève » (p. 79).

C'est ainsi que Job exprime sa foi dans une formulation qui est ouverte sur la résurrection. Ce n'est pas là facilité, ni esquive de la détresse, mais espérance au-delà du raisonnable. On ne fait pas du trépas « un mauvais moment à passer », mais une traversée de l'obscur. Cette voie est-elle celle de tout chrétien ?

3.3. Regards chrétiens sur la souffrance

Ceci appelle une conversion du regard pour voir la situation du souffrant comme un être vivant une naissance. En abordant la dimension chrétienne de la souffrance on doit se rappeler que la reconnaissance de sa valeur permet de vivre la souffrance comme elle est : le signe et le message d'une transformation de soi. La souffrance doit être vécue comme souffrance. Il faut ici encore revenir sur la déformation due à la théologie sacrificielle.

3.3.1. La souffrance rédemptrice

La survalorisation de la souffrance faite au cours du XIXe siècle est encore présente dans les mentalités. Elle vaut encore dans la prédication chrétienne qui donne des modèles de souffrants pour la sainteté, comme s'ils avaient voulu souffrir et chercher la souffrance pour elle-même. La justification de cette valorisation est celle de la rédemption : la souffrance est rédemptrice. Que signifie la notion de souffrance rédemptrice ?

Trois termes sont mis en relation : la souffrance, le péché et la rédemption. Les trois notions sont corrélatives : les deux premières sont du monde du mal (son signe et sa réalité), et la seconde est de la libération du mal. La notion de libération mène à concevoir le péché comme une force qui s'attaque à l'homme, le séduit, le trompe, l'égare et finit par le défigurer. Ce sens premier des religions est présent dans la notion de rédemption qui est née de la situation d'otage ou de prisonnier à libérer. La libération suppose que l'on paye un prix, une rançon. Le terme de rançon est entré dans le vocabulaire chrétien par la phrase de Jésus habituellement traduite par : « Je donne ma vie en rançon pour la multitude ». La notion ne se limite plus à la transaction de libération du captif, mais à la dimension religieuse de la notion. La notion de transaction est étendue dans le monde du religieux.

La notion prend un autre sens. Pour elle, un ordre a été brisé ; une perturbation a eu lieu dans les relations ; il y a eu transgression ; il faut donc compenser, solder une dette ou encore expier une faute. Cette notion n'est pas spécifiquement chrétienne ; elle fait partie du langage religieux universel ; elle justifie le système sacrificiel qui est le cœur de la vie religieuse et on la trouve dans les mythes et les symboles, dans les rites sociaux et éducatifs et dans les systèmes juridiques, où le coupable doit subir une peine pour se racheter. Elle est présente en psychologie dans les processus de culpabilité. Celle-ci intériorise les exigences pratiques de la notion de « payer » ou de « sacrifier ».

La notion construit alors un système d'interprétation qui préside à une lecture du malheur de la vie : les événements douloureux de la vie, comme les infirmités, les maladies, les échecs, les ruptures, et autres malheurs sont interprétés comme la conséquence de la faute selon une causalité linéaire. Le péché engendre le malheur, aussi tout malheur est lié à un péché – tel est l'argument des amis de Job.

Or la protestation de Job et la confirmation par Dieu que Job a eu raison de tenir bon dans sa protestation, nous apprennent que cet argument n'est pas bon. C'est contre cela que Jésus s'est insurgé. Comme nous l'avons vu dans la deuxième partie : Jésus n'a pas valorisé la souffrance, il l'a assumée. Nous avons vu que Jésus a assumé la souffrance par amour ; il a accepté de souffrir l'agonie et la mort, alors que rien en lui ne pouvait justifier cette souffrance.

Malheureusement, le christianisme a repris sans discernement la théologie sacrificielle. Il a construit un système de pouvoir qui par le jeu de la culpabilité a construit le système que l'affinement spirituel nous conduit à ne pas supporter. Nous avons montré que ce n'est pas la souffrance qui vaut pour elle-même ; ce qui compte, c'est la vie et sa lumière. Ainsi la perspective sacrificielle est-elle écartée au profit d'une perspective de communion, où l'amour est premier.

Ce renversement se voit dans la mystique de Thérèse de l'enfant Jésus qui est passée du christianisme doloriste à un christianisme d'amour qui ne se complait pas dans la souffrance. Maurice Bellet et Denis Vasse l'ont remarquablement exprimé. Denis Vasse a montré que la grandeur de Thérèse vient de ce qu'elle vit « la souffrance sans jouissance ». Elle ne jouit pas de souffrir. Cela vient du fait qu'elle est soucieuse de vivre en communion avec le Christ en son mystère pascal.

3.3.2. Vocation baptismale du Chrétien

Nous avons parlé du baptême de Jean qui est un baptême de purification. Le mot baptême change de sens quand il est employé en christianisme. Il reçoit un sens nouveau lorsque Jésus parle de son baptême selon une symbolique qui ne se limite pas à la purification. Le baptême est immersion et émergence. Il signifie que par la foi, le baptisé s'unit au Christ. Cette union est une participation au mouvement de la vie du Christ, son passage au Père. Il a deux versants : l'un de communion à sa mort, l'autre de communion à sa victoire sur la mort.

Le baptême configure le chrétien au Christ en son passage vers le Père. Il ne s'agit pas ici de la mort réduite au seul instant du décès, mais de la face d'ombre de toute vie. Le passage du temps est une mort quotidienne qui enlève ce qui est là. Il est vain de vouloir retenir le flux du temps qui va. On cesse d'être un enfant, d'être un jeune, d'être ouvert sur des possibles... Car tout choix de vie est une direction prise qui exclut de ce fait les autres directions. C'est cette mort qui est vécue avec le Christ. Cette union est inséparable de l'autre versant : vivre d'une vie qui est vie éternelle. Entendons la parole de Léon Bloy : « La seule manière profitable de lire les Psaumes ou le Livre de Job, par exemple, c'est de se mettre à la place de celui qui parle, puisque Celui qui parle est toujours, nécessairement, le Christ dont nous sommes les membres » (Léon Bloy, *op. cit.*, p. 400).

Ainsi le baptisé est-il chaque jour dans le passage avec le Christ. Il passe de ce monde à son Père en assumant la souffrance : non pas comme un prix à payer pour mériter le paradis, mais comme le signe qu'il franchit les étapes de l'existence. De même que le petit enfant doit grandir et se séparer des facilités de la prise en charge par les autres, de même il faut se libérer et en avançant accepter de perdre et cela non seulement pour soi, mais pour les autres.

3.3.3. Vivre la souffrance

Une vie sans souffrance est une vie rêvée. La souffrance est donc une réalité à vivre, et à bien vivre. Or bien vivre ne se peut que si on connaît le pourquoi de la vie et si l'on a une raison de vivre et d'assumer tant les joies que les peines.

La souffrance doit être prise dans une dynamique de croissance.

Pour cela, la foi apporte une dimension qui est paradoxale, d'un paradoxe mal compris.

D'une part, la souffrance est liée à la vie et elle ne saurait disparaître. Paradoxalement elle grandit avec le progrès de la vie puisque plus la vie s'enrichit, plus le domaine de la souffrance s'élargit. Plus encore, plus on avance dans la voie, plus on acquiert de finesse et de délicatesse et donc plus on est exposé à la souffrance.

D'autre part, la souffrance est surmontée puisque l'horizon de la vie n'est pas le seul présent, mais une relation qui enracine dans une vie libérée des pesanteurs du temps. Cette dimension de la vie est aussi liée à ce qui concerne la vie de la relation. On peut souffrir avec ceux dont on est solidaire ou responsable.

La perspective est celle de ce que les premiers chrétiens disaient de leur propre vie : c'est une voie. Cette voie reprend les divers éléments du déploiement que nous avons vu dans la première partie : le corps, l'esprit, l'âme, la relation, la vie spirituelle...

Conclusion

Que faire face à la souffrance ? Plusieurs attitudes se présentent. Il faut en voir les éléments positifs et les aspects négatifs.

1. La première attitude consiste à supprimer. C'est de mettre tout simplement fin à la souffrance. C'est aujourd'hui l'attitude première de l'homme d'Occident. Il se veut « maître et possesseur de la nature », y compris de son propre corps. La médecine participe aujourd'hui de cette philosophie. Elle prend les moyens efficaces pour le faire. La médecine de la douleur est de plus en plus efficace.

Mais cela a des limites car une telle médecine est une action qui se fait de l'extérieur. Elle a en face d'elle un patient qui est dans sa passivité. Une question : le symptôme est-il entendu comme aveu d'un mal-être qui est autre que le dysfonctionnement organique ?

2. Une autre famille d'esprits fait appel au sujet souffrant, à sa conviction, à ses éléments essentiels de vie et de raison de vivre. Dans cette famille, on rencontre une première attitude :

maîtriser. Ne pas se laisser aller ; prendre en main sa vie. On souffre, mais on se bat. On refuse et on coopère avec la médecine le plus possible. Mais, cette attitude a ses limites : les limites même de la volonté. On arrive au bout de ses forces : et là on craque et on entre dans une dépression sans recours.

3. Une autre attitude est la résignation ; elle consiste à accepter. On peut le faire par découragement ou pour des raisons religieuses comme d'accepter la volonté de Dieu, ou en se disant « c'est la vie », cela fait partie de la condition humaine et il serait vain de vouloir y échapper.

4. Cette attitude est complice parfois d'une quatrième où on trouve une certaine complaisance à la souffrance : on aime être un souffrant, cela donne une position dans la vie. La position de la victime est souvent une position qui présente des avantages.

5. Une cinquième attitude est aussi une forme d'acceptation, mais elle n'est pas un laisser faire ; c'est une attitude héroïque. On laisse passer la souffrance comme si c'était celle d'un autre. Ainsi le stoïcien laisse passer la souffrance par l'excès de la lucidité et la clarté du jugement. Il distingue entre ce qui dépend de lui et ce qui ne dépend pas de lui. Il ne se laisse pas troubler dans la distance qu'il prend avec ce qui arrive. C'est une attitude de repli : on se ferme dans son moi, comme dans une île singulière où règne la paix pendant que la guerre fait rage.

6. Une autre attitude face à la souffrance consiste à ne pas la supprimer, ni la maîtriser, ni s'y résigner passivement. Il faut la prendre comme ce qui accompagne le chemin. Ce n'est pas aimer la souffrance comme un objet dont on jouit. Mais c'est à travers elle que passe la vie. Cette attitude respecte le désir pour ce qu'il est. Elle s'inscrit dans la vie chrétienne comme désir de vie qui passe la mort. Cette attitude a part avec tout ce qui permet à l'homme de lutter contre la maladie.

7. Une telle attitude instaure un autre sens pour le mot santé. La santé n'est pas seulement le « silence des organes », elle est plus qu'une absence de maladie. Elle est la capacité pour l'être humain de supporter, de se supporter, d'exister quoi qu'il lui arrive. Cette santé suppose un juste rapport à la souffrance. De cela il faut parler avec discrétion et respect. La souffrance est alors vécue sous le signe de la promesse et elle invite ceux qui accompagnent les souffrants à témoigner de l'espérance. Il faut donc passer du souci de la santé, à la sainteté qui est partage de la vie que donne l'Esprit Saint.

Tourelles, semaine sainte 2008
Jean-Michel Maldamé